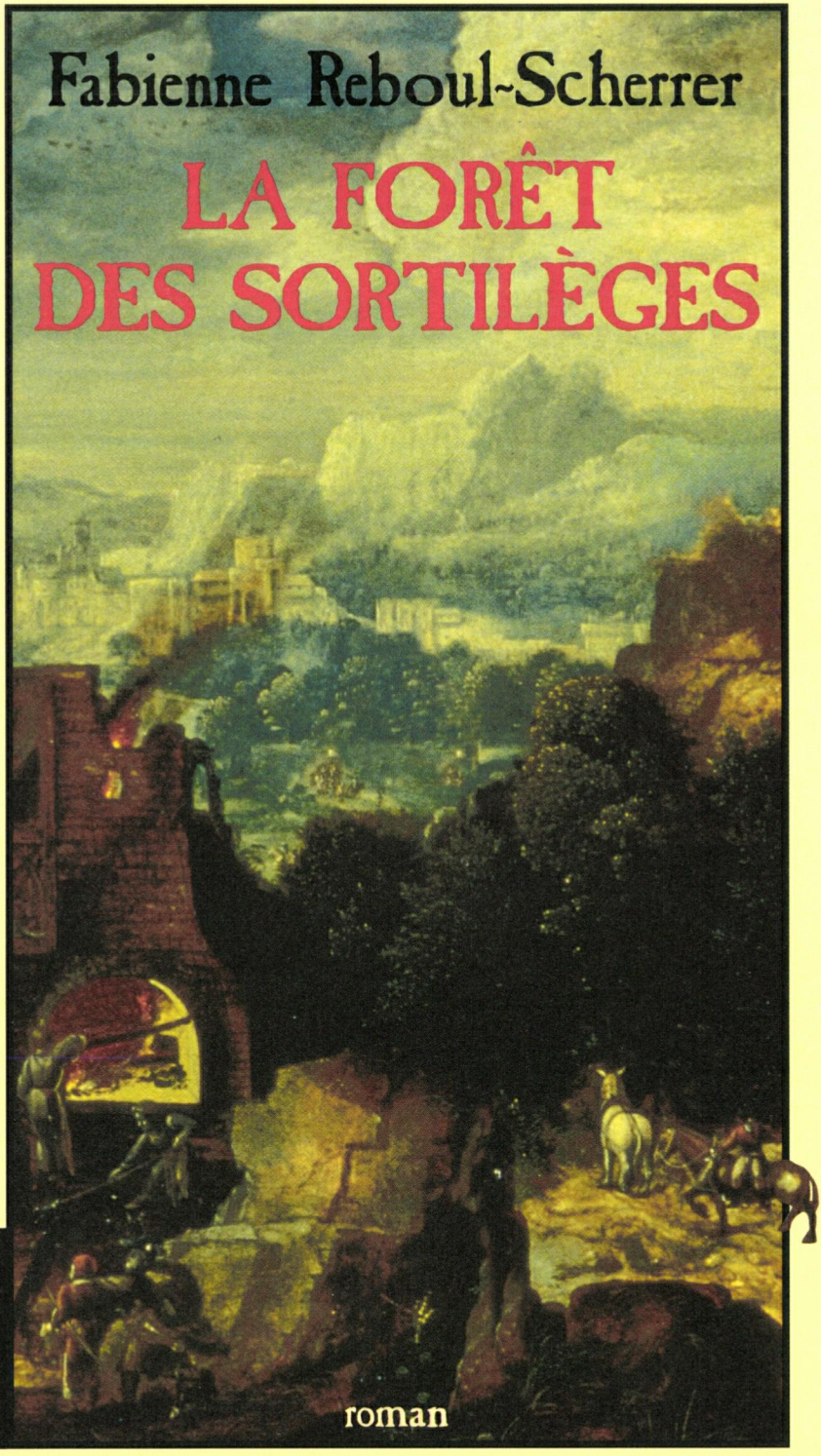
Fabienne Reboul-Scherrer

LA FORÊT DES SORTILÈGES



roman

Denoël

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA FORÊT DES SORTILÈGES

DU MÊME AUTEUR

Essai

La Vie quotidienne des premiers instituteurs, Hachette, 1989

Roman

L'Étrange rentrée de 1843, Plon, 1993

Fabienne Reboul-Scherrer

LA FORÊT DES SORTILÈGES

Denoël

roman

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction
de Françoise ROTH

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© by Éditions Denoël, 1995
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24310.9
B 24310.6

Extrait de la publication

Car on ne peut guère considérer un sorcier comme un serviteur de Dieu, mais plutôt comme un des sujets de Lucifer. Ce n'est pas que Beguildy fût méchant ; il était seulement dépourvu de bonté, comme si le bien eût été chez lui réduit en cendres par l'ardeur d'un esprit bouillant qui veut savoir tout et pénétrer tous les mystères. Quant à l'amour, il n'en connaissait même pas le nom. Il pouvait lire dans les étoiles, prédire l'avenir et il prétendait savoir conjurer les esprits. Je lui demandai, un jour, où était l'avenir, qu'il pouvait voir si clairement. Il répondit : « Il est avec le passé, mon enfant, derrière le Temps. »

Mary WEBB, *Sarn*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prologue

Extrait de la publication

Extrait de la publication

22 avril 1844 : Nicolette

La forêt était partout. Omniprésente, elle semblait dévorer le terroir, l'envelopper d'une étreinte avide et peu à peu l'absorber. La nature même du bocage, serré dans de petites parcelles, étroitement encloses de hauts talus plantés d'arbres, en ce pauvre solage, renforçait l'illusion. Les limites étaient incertaines entre les deux ennemis éternels, cette maigre terre cultivée, chiche de ses fruits, et la grande sylve qui abritait encore des loups. Ces derniers vivaient en mauvaise intelligence avec les charbonniers et les bûcherons, à leurs heures braconniers et contrebandiers qui trafiquaient de la gentillesse venue d'Angleterre. Mais les gens du cru savaient que ce n'était là qu'illusion : lentement, implacablement, la patience rurale et les besoins de la forge en charbon de bois érodaient le massif forestier.

Les cheminées du double haut fourneau dominaient la vallée d'un des affluents de l'Odon, transformé en une série de bassins étagés par de successives retenues d'eau, suffisamment importantes pour fournir en énergie les différents ateliers. Et ainsi, toute cette scène d'usine campagnarde, souvent voilée de fumée, était baignée de tumulte, le grondement constant des chutes d'eau ne suffisant pas à masquer la résonance sourde du grand marteau de la forge. C'était là moins un bruit qu'une scansion, comme la forte respiration d'un animal géant qu'on pressentait plus qu'on ne l'entendait, jus-

Extrait de la publication

qu'assez loin, car la vallée répercutait le son, et l'enfermait en ses profondeurs. Plus haut, les arbres de la forêt l'étouffaient vite, et à couvert on pouvait oublier ce souffle profond et régulier, qui avait ses langueurs et ses accélérations. Mais au village, tout entier resserré autour de la forge qui le faisait vivre, ce grand battement donnait le rythme des autres activités. Et dans la métairie, les gestes de maîtresse Le Hardouin en train de traire ou de battre le beurre répondaient, sans qu'elle le sût, à ceux de la cuisinière de la maison du maître de forges, pétrissant une pâte ou lardant une viande. A l'école même, inconsciemment, la chanson de l'alphabet, la parole de l'instituteur, s'ennoblissaient de cette scansion.

C'était, sans qu'elle s'en doutât, une des sources essentielles de la cohésion de cette population, ni tout à fait agricole ni tout à fait ouvrière, du village. Elle regroupait des voituriers, transporteurs et conducteurs de chevaux, des mineurs qui s'en allaient chercher le fer affleurant sous la maigre terre de la lande, des forgerons, des métallurgistes, observant toute une hiérarchie obscure qui n'était pas nécessairement celle de la richesse. Elle culminait en la personne respectée du chef fondeur, celui qui détenait le secret du haut fourneau, presque par hérédité, puisqu'il avait succédé à son père et qu'il formait son fils. Et cela contribuait encore à distinguer, à éloigner ceux du village de ceux de la forêt, vivant dans un univers patriarcal et misérable, semi-nomades, mais libres, qui échappaient à une existence ordonnée par le rythme prenant du marteau.

C'était un de ceux-là qui descendait de la forêt, assis sur un très petit cheval, qu'il ne se donnait pas la peine de guider, confiant en la sûreté de son pied malgré l'obscurité. Car le soleil n'était pas encore venu, et, sous le couvert du taillis, on n'y voyait guère, d'autant que la pluie serrée et un ciel très nuageux faisaient mal augurer du jour. Au reste, l'hiver avait été rigoureux, et les habitants de la vallée, villageois et forestiers unis pour une fois dans une même appréciation des choses, ne considéraient pas que le printemps fût sur eux, en cette fin d'avril.

Extrait de la publication

Et ils s'en satisfaisaient : la grande ennemie de la forge était la sécheresse qui privait l'usine de l'énergie hydraulique nécessaire à son fonctionnement, et mettait au chômage les ouvriers en réduisant au silence les ateliers et à l'immobilité les grands marteaux. Cette année, la saison ne semblait pas devoir finir, et Camélien Bouilland, au rythme régulier du pas de son hurtu*[1] s'en allait chercher quelques instructions : il s'était levé matin, car il n'était pas encore sept heures, et il était déjà presque rendu au village. Mais il en était content : la perspective de tremper la soupe à l'auberge, dans la chaleur de la salle, contribuait autant à son plaisir que la pénombre qui l'environnait. Car, comme beaucoup de solitaires, le petit hurtier* était à l'aise dans la nuit, l'obscurité et le silence.

Ses yeux de chat discernaient déjà les haies exubérantes qui délimitaient les potagers des maisons ouvrières, à un peu plus de cent mètres de là, et, bien protégé des intempéries par sa vaste blouse de toile retenue à la taille par une ceinture de cuir, il respirait le parfum de la végétation détrempée, ces odeurs particulières aux temps de pluie. Pourtant, quoiqu'en apparence tout entier à ces sensations, il arrêta d'un coup son cheval et descendit souplement. Et, pour une fois, il se hâtait sur ses courtes jambes arquées vers un bosquet où il avait aperçu une tache blême — insolite.

Il pénétra sans difficulté le fourré : les branches serrées des taillis avaient déjà été froissées et brisées, et il sentit, sous son épaisse semelle, le bris, l'effritement d'un des tessons de poterie qui, à cet endroit, jonchaient le sol. Mais il n'y prêta pas attention. Juste devant lui, à un mètre au plus, gisait un corps en désordre, un corps brisé. Les jupons blancs, rejetés, le corsage déchiré, dévoilaient avec cruauté une chair encore enfantine.

Le village de La Ferrière-Saint-Eloi voyait le jour du 22 avril 1844 se lever sur son premier meurtre, celui qui devait lui

1. L'astérisque renvoie au glossaire à la fin de l'ouvrage.

Extrait de la publication

coûter le plus. Il en fut informé par le hurlement poussé par Nicolas Radoult, apprenant qu'on lui avait pris la vie de sa fille. Bien d'autres faits devaient marquer cette période mais, pour ceux qui l'entendirent, le terrible cri du chef fondeur s'inscrivit dans leur être, comme la manifestation d'une douleur qui confinait à la démence.

Et le village entier, investi par les gendarmes d'Aulnay-sur-Odon dépêchés par le parquet de Caen pour conduire l'enquête, se sentit sombrer doucement dans cette sorte de démence-là, alors que Radoult, désormais muet pour tout ce qui touchait à son deuil, redevenait, en apparence, normal. Mais nul ne pouvait oublier.

Extrait de la publication

25 mai 1844 : Virginie

L'homme se faufilait dans la forêt, souple et adroit, et ne faisait guère plus de bruit qu'un des animaux qu'il traquait : il leur ressemblait, du reste, par bien des traits. Furtif comme eux, il évitait autant qu'il était possible la société des gens du village, surtout depuis que les gendarmes y avaient rendu la vie difficile pendant plusieurs semaines après le viol et le meurtre de Nicolette Radoult, la fille du chef fondeur.

En outre, depuis les récents événements, les patriarches charbonniers avaient donné des consignes pour que les femmes et les jeunes filles ne s'écartent pas des loges, et pour que les hommes, l'œil et l'oreille aux aguets, tentent de repérer le criminel auquel ils se promettaient d'administrer une prompte et discrète justice s'ils parvenaient à s'en emparer.

Cependant il était dit qu'André Touchet, charbonnier de son état, braconnier à ses heures perdues, comme en faisait foi un bissac de mauvaise toile, bien plein, suspendu en bandoulière à son épaule, n'était pas destiné à confondre l'assassin.

Tout comme Camélien Bouilland, un mois plus tôt, il s'arrêta net. Il n'avait encore rien vu, mais l'odeur qui lui parvenait le renseignait assez sur ce qu'il allait trouver. Il la suivit et elle s'intensifia, terrible, écœurante : il la sentit s'insinuer en lui, à travers sa peau, imprégner ses cheveux, ses vêtements, couvrant le relent de rance qu'exhalait son corps rarement lavé...

Extrait de la publication

Il ne lui fut pas facile de parvenir jusqu'au cadavre, si les restes défigurés et semi-dévorés, grouillants de vermine, méritaient encore ce nom. André Touchet, dont l'estomac était pourtant peu susceptible, n'eut que le temps de se détourner et de tituber un pas ou deux, avant de vomir, secoué de spasmes violents qui le tordaient tout entier.

Il s'écarta rapidement de sa sinistre trouvaille et, repris par son instinct de hors-la-loi, dissimula avec soin sa gibecière sous un buisson, plus loin, avant de se rendre au village où il se dirigea droit vers le presbytère.

Le village de La Ferrière-Saint-Eloi avait trouvé la deuxième victime, le 25 mai 1844. Mais personne ne poussa pour elle le grand cri de colère et de deuil qui réveillait parfois encore, dans leurs cauchemars, les villageois.

Il fallut d'abord savoir qui c'était, et ce ne fut pas chose facile. Le Dr Delessalle, frère du maître de forges, et l'abbé de Gaudreville, desservant de la chapelle, s'en furent, accompagnés d'une charrette, pour ramener la dépouille. Le médecin la reconnut à son pied bot. On se souvint alors que l'on n'avait plus vu la Virginie Anquetil, malheureuse qui vivait dans une masure isolée à la lisière de la forêt, depuis une quinzaine.

Les gendarmes revinrent à La Ferrière-Saint-Eloi où nombreux étaient les habitants qui détournaient la tête ou regardaient fixement droit devant eux, sans paraître les voir, quand ils les croisaient dans le village. Les femmes et les enfants ne sortaient plus qu'en groupe, sans guère s'éloigner des maisons. Mais au lavoir, autour du feu, pendant les veillées où les hommes accompagnaient leurs femmes, d'un potager à l'autre aux heures du travail, les langues, silencieuses en présence des enquêteurs, allaient bon train. Cependant, le ton n'était plus le même, et l'on épiait par-dessus son épaule, tout en devisant, pour prévenir toute approche indiscrète, et aussi parce qu'il faut parler bas des pauvres morts surtout quand ils sont morts par violence.

29 mai 1844 : Hortense

Le printemps enfin était là. Les gendarmes y étaient aussi, hélas, logés confortablement à l'auberge, accueillante d'ordinaire pour les clients de la forge qui y passaient une nuit ou deux quand ils prenaient livraison de leurs commandes. Cette douceur tard venue se présentait d'emblée comme une saison orageuse. C'est pour échapper à cette atmosphère irrespirable que le petit palefrenier, Antonin Meurdesoif, glissa furtivement sa tête rousse par la porte, en ce matin du 30 mai 1844, s'assurant ainsi que la voie était libre, et fila, rapide et discret, vers les confins du village : le braconnage procurait plus de sensations fortes quand les gendarmes se trouvaient, au repas du soir, nourris de civets illicites dont les lapins domestiques n'avaient pas fourni la matière première.

Le village commençait juste à s'éveiller, les portes restaient encore closes, et le jeune garçon jouit pleinement de sa solitude dans l'air vif de l'aube, et de la lumière qui éclairait un monde neuf. Les vaches ramenées à la pâture après la traite du soir, pour y passer la nuit, les flancs arrondis de maternités prochaines ou la démarche embarrassée par la pesanteur d'un pis gonflé du lait du matin, attendaient patiemment qu'on vînt les reconduire à l'étable, arrachant à la prairie des brins d'herbe fraîche et verte, délicate friandise après leur long régime hivernal de foin séché et de légumineuses fourragères.

Le voyant passer, elles levèrent la tête, lui jetèrent un regard indifférent, ne reconnaissant pas en lui le visiteur attendu, et continuèrent leur lente provision. Antonin respira inconsciemment l'odeur qui se dégageait du pré et poursuivit son chemin furtif, parfois courbé à demi derrière une haie, parfois traversant une clôture, pour contourner un tronçon de chemin où un gendarme avait été posté afin « d'éviter de nouveaux outrages », comme l'avait dit le jeune lieutenant de gendarmerie venu conduire l'enquête — sa façon de parler aurait fait rire sous cape ses interlocuteurs du village, si l'on avait eu le cœur à rire, à La Ferrière-Saint-Eloi, au printemps de 1844...

Mais Antonin allait avoir la preuve que toutes ces sages précautions étaient inutiles. Parvenu à un petit clos abandonné où les pommiers avaient depuis belle lurette repris toute liberté, où l'herbe poussait, folle, et où les talus avaient été envahis par une garenne, il ignora la barrière semi-effondrée et, escaladant le muret, se glissa comme une couleuvre sous un des buissons de la haie plantée dessus. Il avait, prudemment, afin de s'alléger et de paraître moins suspect en cas de rencontre malencontreuse, renoncé à prendre sa gibecière, et c'est dans sa chemise, à même la peau, qu'il glissa le cadavre d'un lapereau téméraire. Il réarma le collet et le dissimula soigneusement, avant de se diriger vers son meilleur piège.

Il vit tout de suite, dès qu'il eut contourné un arbre tombé, mais vivant, dont la végétation luxuriante et basse délimitait une sorte de coin impénétrable au regard, qu'il s'était passé quelque chose d'inattendu. Les hautes herbes avaient perdu leur mouvement, leur inclinaison régulière, et étaient versées, emmêlées comme le sont parfois, en de plus riches régions, les blés après une tempête ou un orage. Toute sa joyeuse insouciance matinale se dissipa. Il en arrêta de mâchonner le morceau de gomme de pommier qu'il avait machinalement arraché à un tronc quelques instants plus tôt. Il jeta un coup d'œil : son meilleur piège avait disparu, laissant brisé un fort rejet auquel il l'avait fixé.

Antonin avança encore, mais lentement, lentement, car il appréhendait ce qu'il allait trouver là et de quelle nouvelle il lui faudrait devenir le messager. Il reconnut tout de suite la victime, l'Hortense Delhaye, dont le visage lui parut porter une expression de surprise, comme si elle ne pouvait comprendre qu'on lui extorquât avec violence, et au prix de sa vie, des faveurs dont elle s'était toujours montrée prodigue — car il partageait la condamnation implicite du village pour les « mauvaises » femmes.

Pour le coup, Antonin dut s'asseoir un moment, la tête entre les genoux, car le clos avait pris une sorte de mouvement de roulis. Ainsi placé, il ne pouvait plus voir la morte et il maintint sa position quelques minutes encore après que le malaise eut cessé. Quand il se releva, ce fut avec la tête tournée sur le côté, et il fila rapidement vers le village, prenant cependant le soin d'enlever rapidement tous les pièges qui restaient dans le clos, et de les dissimuler à quelque cent mètres de là, sous une pierre d'innocente apparence.

Il s'en fut directement à la cuisine de l'auberge, cacha au passage le cadavre du lapereau dans un des clapiers, pénétra dans la grande salle et se mit à appeler à l'aide au bas de l'escalier. Ce fut un beau tumulte de gendarmes arrivant précipitamment, le lieutenant en chemise de dessous, un peu douteuse, ses bretelles lui battant les mollets, une partie du menton couverte de mousse blanche, sa moustache, encore libre de toute pommade, pendant lamentablement sur sa lèvre pâle.

Mis en demeure de se calmer, Antonin, le visage verdâtre sous les taches de rousseur, et qui sentait revenir son malaise de tout à l'heure avec le souvenir de cette chair martyrisée, narra sa découverte d'une voix hachée par l'émotion. « Morbleu ! dit le lieutenant en se tournant vers l'aubergiste, servez-lui un verre de gnôle, Mauger, vous voyez bien qu'il va passer ! » Car c'était, les habitants de La Ferrière-Saint-Eloi l'avaient compris, même s'ils ne lui en savaient aucun gré et ne l'aimaient pas, une bonne pâte de gen-

darme, derrière cette terrible moustache, que le lieutenant Octave Dubois.

Antonin, réchauffé par la traîtresse douceur du vieux calvados, qui sentait le fruit dans la bouche avant de répandre son feu réconfortant au-dedans de la poitrine, put conduire la maréchaussée jusqu'au corps. Et c'est avec soulagement que Dubois laissa à l'abbé de Gaudreville qui l'avait baptisée, confessée et communiée tout au long de sa courte vie de pécheresse, le soin de prévenir l'instituteur, son père, de la mort terrible qu'avait rencontrée Hortense Delhaye. Il n'y eut dans tout le village que deux réactions : la première, celle des commères les plus endurcies, selon lesquelles tous les gens raisonnables avaient toujours su que la jeune fille ne pouvait finir autrement et que, des trois victimes, celle-là au moins avait reçu un châtiment de la même nature et à proportion de ses fautes, l'autre pour désigner des coupables et vilipender l'incapacité des gendarmes.

Sa mère tenait les propos les plus virulents. Elle avait une opinion, sévère, terrible, et elle ne craignait pas de la donner : celui qui avait fait de sa fille une malheureuse à l'honneur perdu, celui-là aussi était responsable de sa mort. Et si elle l'avait pu, elle aurait conduit une expédition vers la chaumière qu'il habitait en forêt, afin de lui administrer une prompte justice en le pendant à un des plus hauts arbres de la clairière. Mais personne ne voulait s'attaquer de front au sorcier, même si, sur le passage de Vital Lenoir, les poings se serraient, les langues se taisaient...

La colère grondait, souterraine, entretenue par l'impuissance et par la rage. Personne n'avait beaucoup aimé Virginie Anquetil, infirme et retardée, et, si bien des hommes auraient eu des raisons d'éprouver pour Hortense Delhaye une sensuelle reconnaissance, elle n'avait pas laissé de regrets. Pourtant, en disparaissant, l'une et l'autre avaient ravivé le sentiment de l'absence de Nicolette, et c'était comme si, à chaque crime, elle mourait un peu plus.

Et la peur était une compagne constante. Les précautions

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au printemps de 1844, en Basse-Normandie, une série de viols et de meurtres de femmes vient endeuiller La Ferrière-Saint-Eloi, village perdu au cœur de la forêt qui vit autour de ses forges à l'ancienne.
Après la disparition du trop séduisant sorcier du village, guérisseur, ensorceleur et faiseur d'anges, un juge d'instruction de Caen dépêche à La Ferrière-Saint-Eloi l'inspecteur Houël et un jeune élève de l'école normale d'instituteurs pour l'assister.
A la faveur de cette intrigue policière, Fabienne Reboul-Scherrer fait revivre un univers en crise où coexistent des forestiers semi-nomades sans état civil ni grand respect pour les lois du royaume, et des ouvriers métallurgistes traditionnels. L'arrêt, à la fin du récit, du feu du haut fourneau et l'achèvement de la combustion de la meule construite par les charbonniers préfigurent l'extinction de deux modes de vie que la modernité a déjà, au milieu du XIXe siècle, condamnés.

Fabienne Reboul-Scherrer, née en 1956, a écrit notamment *La Vie quotidienne des premiers instituteurs, 1833-1882,* et publie ici son deuxième roman historique.

Illustration de couverture :
Paysage avec forge,
d'Henri met de Blès, c. 1530
(Alten Galerie am Landesmuseum Joanneum, Graz, Autriche).

9 782207 243107
B 24310.6 10.95
ISBN 2.207.24310.9
125 FF TTC

Extrait de la publication